

Découverte d'une militante dakota

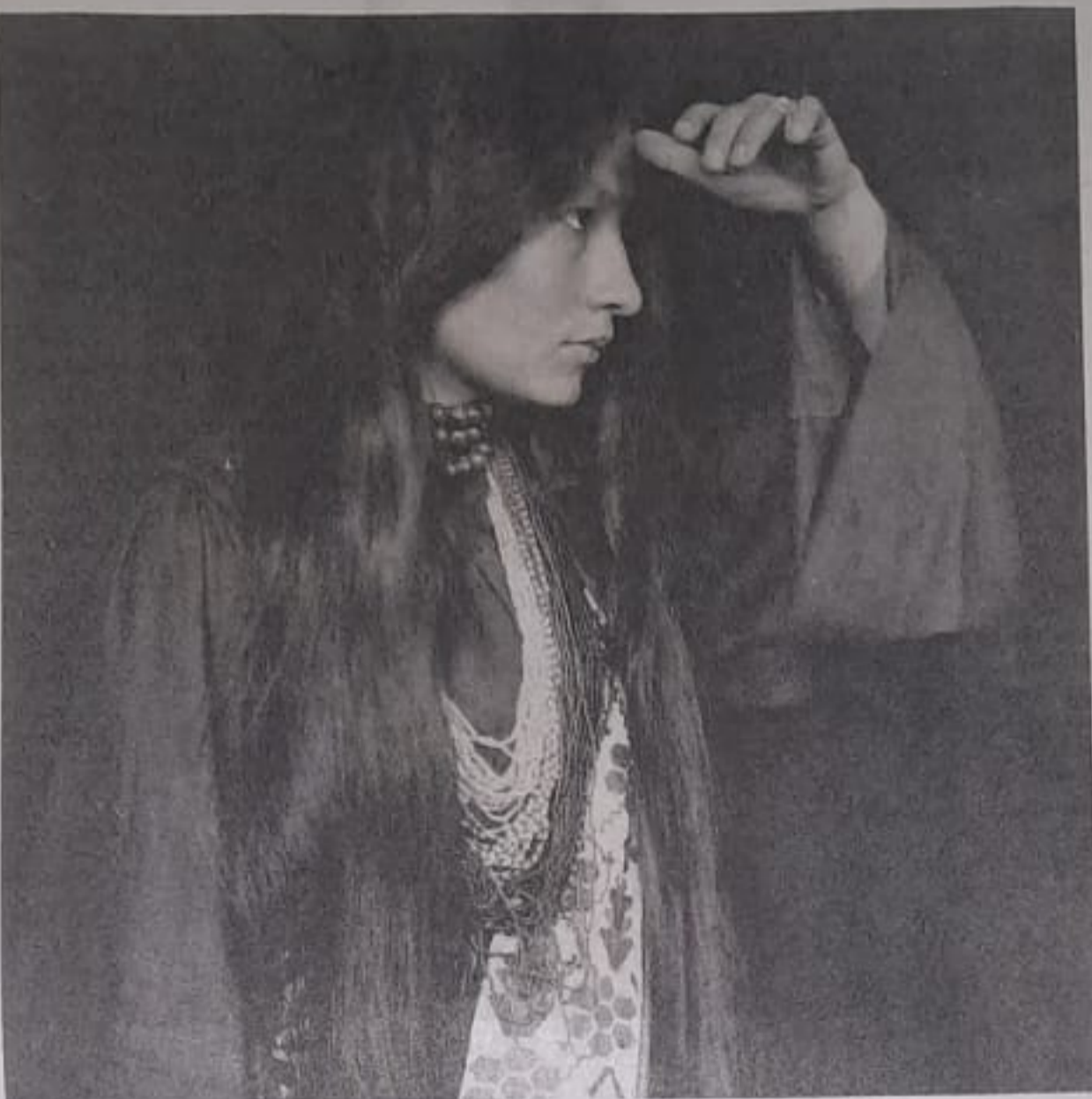
Les étonnants textes autobiographiques de Zitkala-Sa, pionnière de la cause amérindienne (1876-1938), sont enfin traduits – grâce à une émission de radio

GLADYS MARIVAT

Le travail en silence est surestimé. Ces dernières années, combien de formidables livres devons-nous à l'écoute de podcasts au bureau ? En 2022, Flora Boffy-Prache et Zoé Monti-Makouvia écoutent l'émission « Toute une vie », sur France Culture. Il est question d'*American Indian Stories* (« histoires amérindiennes »), de l'écrivaine, enseignante, musicienne et militante Zitkala-Sa, également connue sous le nom de Gertrude Simmons Bonnin, que lui avaient donné les missionnaires. Née en 1876 dans la réserve indienne de Yankton (Dakota du Sud), elle est morte en 1938 à Washington.

Les récits, traduits et lus à l'antenne, captivent ces deux sœurs. En 2021, elles ont fondé Les Prouesses afin de « publier des textes de femmes pionnières, d'écrivaines militantes, qui ont fait bouger les lignes – que ce soit pour la condition des femmes, la justice sociale, l'égalité des droits ou les luttes pour les minorités », confient-elles au « Monde des livres ».

Elles se procurent l'édition américaine d'*American Indian Stories*, recueil de textes autobiographiques, de poèmes et de contes dakotas traditionnels. Puis elles apprennent l'existence de quatre récits publiés en 1900 et 1902 dans la revue *The Atlantic Monthly*. « Ils formaient une œuvre de mémoire magnifique et cohérente, où l'on suit le parcours d'une enfant dans une réserve, marquée par un passage dans un pensionnat chrétien, qui devient enseignante et mûrit son regard



Zitkala-Sa, vers 1898.
GERTRUDE SIMMONS BONNIN
KÄSEBER

Sorbonne Paris-Nord, intervenante dans l'émission sur France Culture, les conseille, puis signe la préface. « Zitkala-Sa fait partie d'une sorte d'élite autochtone que l'on trouve parmi la première génération d'enfants issus des pensionnats », nous explique l'universitaire. Ecoliers à la fin des guerres indiennes (1778-1890), certains de ces jeunes gens se sont emparés des outils du colonisateur pour défendre les droits des Amérindiens, et enseigner à leur tour.

Engagée dans la Société des Indiens d'Amérique (Society of American Indians, créée en 1911), Zitkala-Sa se distingue par « la dimension politique et juridique de sa voix », précise Céline Planchou. Sa critique de l'expansionnisme des États-Unis et de l'ambivalence des politiques fédérales assimilationnistes transparaît à la fois dans ses textes pour *The Atlantic Monthly* et lors d'une joute oratoire remportée en 1897, alors qu'elle est encore étudiante au Earlham College (Indiana).

En 1926, elle crée, avec son mari, le Conseil national des Indiens d'Amérique (National Council of American Indians). Rejointe par de nombreuses tribus, cette organisation lutte pour la souveraineté autochtone, combat repris dans les années 1960-1970 par le mouvement Red Power.

« sauver l'homme », les quatre textes réunis ici disent l'écartèlement entre deux cultures. Zitkala-Sa désire partir pour l'est, au « Pays des Merveilles », pour aller à l'école, comme son frère. Dès son voyage à bord du « cheval de fer », tout la révolte dans cette « machine à civiliser » : les tresses coupées de force ; la Bible et l'anglais inculqués à coups de châtiments. A propos des visiteurs blancs, elle remarque que « très peu d'entre eux s'arrêtaient pour se demander si, derrière cette apparence de civilisation, se cachait une vie véritable ou une mort programmée ». Entre témoignage et récit d'apprentissage, c'est une critique sans appel de la violence expansionniste américaine.

De retour dans ses collines,

l'écrivaine renoue avec le vagabondage paisible, avec sa mère (qui jette une malédiction sur les colons blancs), ainsi qu'avec l'espace et le temps de son peuple, habités par les ancêtres. Elle en tire « Pourquoi je suis païenne », dernier texte du recueil et sublime leçon de résistance. ■ GL. M.

L'OISEAU ROUGE.
MÉMOIRES D'UNE FEMME DAKOTA
(*Impressions of an Indian Childhood*).
The School Days of an Indian Girl.
An Indian Teacher Among Indians.
Why I am a Pagan),
de Zitkala-Sa,
traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Chuvin,
préface de Céline Planchou,
Les Prouesses, 128 p., 18 €.

EXTRAIT

« Pour les Écritures des Blancs, j'avais abjuré ma foi en le Grand Esprit. Pour elles encore, j'avais oublié la guérison puisée dans les arbres et les ruisseaux. Parce qu'elle avait une vision de l'existence simpliste et que je manquais de jugement, j'abandonnai ma mère aussi. Je ne me fis aucun ami chez les gens dont je détestais la race. Comme un arbre gracile, on m'avait déracinée de ma mère, de la nature et de Dieu ; on avait coupé mes branches, agitées de mouvements d'amour et d'amitié envers ma famille et les miens (...). A présent, je ressemblais à un bâton dénudé et sans vie, planté en terre étrangère. Je continuais cependant d'espérer que le jour viendrait où je pourrais faire jaillir de ma tête muette et douloureuse un éblouissant éclair, tourné vers le ciel. »

L'OISEAU ROUGE, PAGE 111

d'une lutte. Alors qu'on lui avait interdit de parler sa langue maternelle au pensionnat, Zitkala-Sa « a fait de cet arrachement une force dans un retournement pétri de volonté, en maîtrisant un anglais ciselé ». En travaillant sur ce texte, Marie Chuvin a dû lever deux craintes. Une question de légitimité, d'abord ; la difficulté de traduire un texte « majeur mais coloré par le temps » ensuite. « Zitkala-Sa était, je pense, bien consciente de s'adresser à un lectorat d'hommes blancs dans un contexte particulier qui est celui de la colonisation : elle parle d'« Indien » et d'« Indienne », de « Visages-Pâles » et de « Dakotas de bronze ». Nous avons choisi de conserver ces termes, qui aujourd'hui sont très datés. Je devais respecter à la fois le texte et les personnes dont il était question. Véritable gageure de toute traduction, mais particulièrement sensible ici. »

Si les textes de *L'Oiseau rouge* sont les premiers à avoir été écrits par une Amérindienne témoin du tournant du XX^e siècle, son autrice tombe dans l'oubli après sa mort, en 1938. Cette année-là, *The Sun Dance Opera*, l'opéra dont elle a écrit le livret en 1913 sur une partition de William F. Hanson, est joué à New York, sans que sa collaboration soit mentionnée. Il faut attendre le travail de spécialistes, avec des rééditions dans les années 1980-2000 outre-Atlantique, pour que le caractère rare et précieux de Zitkala-Sa et de son œuvre soit enfin rétabli. ■

Lucidité d'Elizabeth von Arnim

En juillet 1919, une femme revient chez elle, en Suisse, après s'être exilée pendant la première guerre mondiale. Au moment de fouler l'herbe de son chalet retrouvé, elle s'écroule et se souvient : « Nous baignions dans la paix. Bien sûr, même ici, il y avait eu ce léger froissement provoqué par l'assassinat de l'archiduc (...). Mais [il] s'était évanoui dans ce qui semblait le solide et éternel confort de la vie. » Ainsi pense la narratrice, jusqu'à ce que sa réflexion soit perturbée par l'arrivée de deux sœurs, porteuses d'un étrange secret. Autrice d'*Avril enchanté* (Salvy, 1990), Elizabeth von Arnim (1866-1941) – qui était par ailleurs la cousine de la nouvelliste Katherine Mansfield (1888-1923) – continue d'étonner par la maturité, la lucidité et la finesse de ses analyses psychologiques. Traduit pour la première fois en français, *Un été en montagne* réchauffe et glace le dos tout à la fois. ■

FLORENCE NOVILLE
► *Un été en montagne*
(*In The Mountains*),
d'Elizabeth von Arnim,
traduit de l'anglais
par Paul Decottignies,
Arfuyen, 236 p., 17 €.

Seuls dans les ruines

En exergue de son troisième roman, *Tremble la nuit*, la Sicilienne Nadia Terranova a placé ce vers de Giovanni Pascoli (1855-1912) : « Là où l'histoire a presque été détruite, reste la poésie. » C'est le cas dans ce récit situé après la tragédie du 28 décembre 1908, lorsque la terre trembla, rasant Messine et Reggio de Calabre. Revenant sur ces terres meurtries, l'écrivaine parvient à conjuguer chronique et fable. Elle le fait par le biais de deux jeunes personnages malmenés par l'existence, Barbara et Nicola, restés seuls au monde à errer parmi les ruines, mais à qui ce drame va offrir des possibilités insoupçonnées – dont une « confiance inattendue et inconcevable qui avait germé au milieu de l'horreur ». Avec brio et rythme, ces deux voix alternent et grandissent sur fond de désenchantement et de blessures : celles, toujours à vif, de tout un peuple du Sud qui a vécu une apocalypse. ■ FLORENCE COURRIOL-SETTA

► *Tremble la nuit*
(*Trema la notte*), de Nadia Terranova, traduit de l'italien par Romane Lafore, Quai Voltaire, 180 p., 22 €, numérique 16 €.

Meurtres idylliques

Un café, une cigarette de CBD. Telle est la routine de Jacqueline, 74 ans, depuis qu'elle a tué Madeleine par une nuit de blizzard. Atteinte de la maladie de Parkinson, sa seule voisine dans ce coin de forêt voulait vendre pour s'installer en ville. Jacqueline en a eu des sueurs froides : et si les acheteurs venaient ruiner « la sainte paix » que les deux veuves partagent depuis trente ans de part et d'autre de la Mastigouche ? Le Québécois André Marois parcourt cette nature idyllique, où cohabitent bernaches et cerfs de Virginie, pour livrer un polar ludique sur notre rêve de grands espaces. En maquillant son meurtre en suicide, Jacqueline espère rendre invendable le bien de sa voisine. Tandis que le sergent détective Mazenc mène l'enquête, les cadavres s'accumulent, et une affaire de braconnage complique l'équation. Jacqueline masque

mal son excitation. Et si son vrai mobile était la lutte contre l'ennui ? Voilà une héroïne criblée d'arthrose et de mystères... ■ GL. M.
► *La Sainte Paix*, d'André Marois, Hélotrope, « Noir », 208 p., 19 €, numérique 13 €.

Alors qu'on lui avait interdit de parler sa langue maternelle au pensionnat, Zitkala-Sa « a fait de cet arrachement une force dans un retournement pétri de volonté, en maîtrisant un anglais ciselé », explique Marie Chuvin, la traductrice

sur le monde – jusqu'à l'affirmation de soi dans le texte qui clôt l'ouvrage : « Pourquoi je suis païenne », se souviennent-elles.

Les éditrices réunissent ces quatre récits sous le titre *L'Oiseau rouge* – signification de « Zitkala-Sa » en langue lakota – et le sous-titre *Mémoires d'une femme dakota*. Céline Planchou, maîtresse de conférences en histoire des États-Unis à l'université

Ecartelée entre deux cultures

D'UN BOUT À L'AUTRE DE L'OISEAU ROUGE, Zitkala-Sa (1876-1938) court. Après les nuages, son ombre ou un coyote, elle s'élance à travers les plaines de la réserve indienne de Yankton (Dakota du Sud). Dépossédés de leurs terres, les siens ont été « rabattus comme des bisons ». Pourtant, c'est une enfance heureuse qu'elle décrit, entre la broderie de perles, enseignée par sa mère, et les légendes transmises par les aînés.

Première autobiographie d'une femme autochtone, passée par l'un de ces pensionnats créés par Richard Pratt pour « tuer l'Indien et